

Que sont-ils devenus ?

La jeune femme a fait ses débuts dans un journal d'opposition aux talibans, écrit à la main et diffusé clandestinement

L'Afghane Massoda Khazan se bat pour son magazine

Massoda Khazan se sent en sécurité à Paris, mais pas au point d'ôter son foulard.

AGNÈS ROTIVEL

Mars 2002, Roz sort son premier numéro

Cette année-là, le magazine *Roz*, «jour» en persan, sort son premier numéro. L'heure est à l'engouement pour l'Afghanistan. Le nombre de publications se multiplie, financées par les bailleurs de fonds. Six ans plus

tard, l'Afghanistan ne fait plus recette. Les aides se font rares. Or, c'est maintenant que les avancées réalisées en matière d'éducation et de promotion de la femme doivent être encouragées.

Massoda Khazan, jeune Afghane, rédactrice en chef du magazine féminin *Roz*, est encore tout absourdie d'être à Paris. C'est la première fois qu'elle quitte et l'Afghanistan et Kaboul! «*Pour moi, la France, c'était un rêve.*» Au point qu'elle a tapissé le petit deux-pièces qu'elle partage à Kaboul avec ses parents et sa sœur de photos de la tour Eiffel. «*Paris est propre. Je me sens en sécurité. Je peux marcher dans la rue, personne ne me regarde, personne ne me bouscule.*», s'étonne la jeune femme qui n'ose cependant pas encore ôter son foulard.

Sous le régime des talibans, Massoda était entrée en résistance. Elle participe alors à la publication d'un magazine contre le régime obscurantiste des étudiants en religion. Écrit à la main, *Zanbel-Ghan* est photocopié et diffusé sous le manteau. Après la chute des talibans, celle qui voue une admiration sans borne à feu le commandant Massoud au point d'avoir son visage sur l'écran de sa montre, suit une formation donnée par la BBC, puis elle entre au magazine *Roz*. Aujourd'hui rédactrice en chef adjointe, elle en dirige les pages satiriques, les reportages et les sujets concernant les droits de l'enfant.

Née à Kaboul où son père, fonctionnaire, travaille dur pour élever ses trois filles, Massoda Khazan a aujourd'hui 35 ans, mais elle doit encore demander la permission à son père lorsqu'elle veut quitter Kaboul. Récemment, il a refusé

qu'elle se rende à Djallalabad, à l'est de la capitale, à l'invitation d'une association de journalistes. Pour des raisons de sécurité, certes, mais aussi parce qu'une femme ne voyage pas seule en Afghanistan. «*Le qu'en-dira-t-on pèse encore très lourd dans la culture des Afghans*», explique Chekeba Hachemi, fondatrice de *Roz* et responsable de l'association Afghanistan libre (1).

Le magazine remplit une véritable fonction d'information des femmes. Dans les villages où l'analphabétisme est très élevé, il est fréquent qu'il soit lu devant un parterre de femmes, par celle qui sait lire.

Massoda est aujourd'hui à Paris parce que son magazine est menacé de fermeture, faute de financement. «*Aucune publication ne s'autofinance en Afghanistan*», explique Chekeba Hachemi. *Roz existe depuis six ans. Il a été lancé grâce au soutien du magazine Elle, de l'aide du ministère des affaires étrangères français et de contributions occasionnelles, comme celle de Nivéa dont les produits sont vendus en Afghanistan.*»

Le magazine remplit une véritable fonction d'information des femmes. Dans les provinces reculées ou dans les villages où l'analphabétisme est très élevé, il est fréquent qu'il soit lu devant un parterre de femmes, par celle qui sait lire. Ce qui explique que le magazine affiche 60 000 lecteurs et lectrices, avec seulement 6 000 exemplaires distribués dans plus de 20 provinces.

Il est aussi un tremplin pour les femmes dans une société où elles doivent se battre pour exister. Pour preuve, deux des journalistes de *Roz* ont eu un destin national, l'une est présentatrice à la télévision, l'autre députée au Parlement. Mais rien n'est acquis pour les autres, qui doivent toujours faire face au conservatisme de la société afghane.

Zakia Zaki, journaliste à «Radio pour la paix», a été assassinée chez elle, alors que son fils dormait à côté d'elle. Même les hommes politiques ne sont pas prêts à leur donner la place qui leur est due. *Roz* prend garde à ne pas choquer et accueille régulièrement dans ses colonnes des théologiens reconnus qui donnent leur point de vue sur des thèmes sensibles comme le divorce ou le mariage.

À Kaboul, Massoda adopte volontairement une tenue discrète et passe-partout, elle s'enveloppe d'un grand foulard lorsqu'elle part faire ses interviews. Son courage force le respect de ses interlocuteurs.

AGNÈS ROTIVEL

(1) L'association aide à la construction d'écoles, de dispensaires, d'orphelinats.

LE BILLET

Alain Rémond

L'essence est essentielle

En bloquant les ports, les marins pêcheurs ont été les premiers à réagir. Les transporteurs routiers leur ont emboîté le pas, créant de gigantesques embouteillages. Puis les simples particuliers (vous, moi), à force de voir s'emballer les chiffres à la pompe, ont à leur tour interpellé les autorités. Parti de France, le mouvement de colère et de protestation a gagné toute l'Europe. Un même cri retentit: «*L'essence! L'essence!*» Au même moment, la petite Irlande fait son intéressant. Alors qu'elle a profité, plus que tous les autres pays, des bienfaits de l'Europe, elle décide de lui dire non. Réflexe d'enfant gâté, égoïsme national, irresponsabilité collective... Tout cela n'est pas faux. Reste que, même égoïstement, elle nous pose une question de fond, que nous mettons beaucoup de talent à esquiver: quelle est, finalement, l'essence de l'Europe? Qu'est-ce qui nous réunit tous? Pour faire quoi? À quoi sommes-nous prêts, tous ensemble? Que signifie être européen? Oui, par quelque bout que l'on prenne la question, l'Europe a bel et bien, aujourd'hui, un problème d'essence...

UNE IDÉE POUR AGIR

Une webradio associative pour la francophonie

Sur radiolucie.org, les couleurs sonores de l'Afrique donnent des envies de voyage. Mais la radio, qui porte le nom francisé de Lucy, cet ancêtre de l'homme vieux de 3,2 millions d'années découvert en Éthiopie, fait bien plus que de diffuser de la musique. Grâce à Internet, elle est une vitrine ouverte sur le monde de la création radiophonique africaine.

«*Radio Lucie est née du désir de réduire la fracture numérique entre le Nord et le Sud en encourageant les radios communautaires africaines à produire du contenu et donner un nouveau regard sur l'Afrique. Nous souhaitons valoriser les cultures de l'espace francophone*», explique Willy Colin, son président. Au début du mois de mai, le journaliste de France 3 au Mans est parti à Bamako et Dakar faire la moisson de programmes qui seront ensuite diffusés sur la webradio. Au total, une centaine de contenus ont été récoltés: des reportages et des sons qui expliquent la réalité africaine du moment.

Depuis 2006, date d'initiation du programme, une trentaine de radios d'Afrique de l'Ouest (Sénégal, Mali, Côte d'Ivoire, Togo, Bénin) mais aussi d'Haïti et des Comores, financées par des ONG, participent au programme coopératif de Radio Lucie. Mises en place par Radio sans frontière en partenariat avec Fréquence Sillé, une radio de la Sarthe, les formations sont subventionnées en grande partie par l'Organisation internationale de la francophonie. Le programme Radio Lucie initie 70 animateurs et journalistes africains au montage numérique et aux technologies de l'information, et les incite à partager, au sein du pot commun Radio Lucie, des programmes locaux qu'ils peuvent diffuser sur leurs ondes respectives. Le programme d'accompagnement et de formation est destiné à être pérennisé. «*L'objectif, maintenant, est de créer un fonds d'aide à la production. Les radios apportent un autre regard de l'Afrique. Elles décrivent la faim, la pauvreté, mais racontent aussi de belles histoires, saluent de belles initiatives*», souligne Willy Colin.

MARIE CASTRO

CONTACTS: www.radiolucie.org
www.radiosansfrontiere.org